

Les Secrets du Refuge

Richard Boneur

Les Secrets du Refuge

Éditions L'Écrivain

Du même auteur

Merveilleux Cookies, Thebookedition, 2020

© Richard Boneur, 2021
ISBN : 978 -2-9557381-4-6

Avant-Propos

Ce roman est une œuvre de fiction. La date et le lieu d'un fait historique ont été changés. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

© Richard Boneur, Juin 2021

ISBN : 978 -2-9557381-4-6

© Photo de couverture : Patrick Nier.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ouvrage.

« Ne m'oublie pas,
mais oublie mon destin.»

Henry Purcell

1

Août 1943

La tête protégée d'une mantille ramassée là dans un moment de confusion, le souffle coupé, un goût de poussière dans la gorge, Marie sortit indemne des flammes du château du village voisin. Dans la cour des coups de feu claquaient dans tous les sens. Des cris effrayants, des hurlements, autour d'elle de jeunes gens tombaient comme des mouches, l'endroit chiait la mort. Les yeux horrifiés à la vue de ce massacre Cornélius baragouina quelques mots en tirant son amie par le bras. Il lui indiqua le bosquet derrière lequel il avait eu l'idée de camoufler son tacot en arrivant. Cornélius profita de l'affolement porté à son comble pour emmener son amie dans la nuit à vive allure pétaradante, loin de cette tragédie.

**

Plongée par coquetterie dans un univers corseté en prévision d'une belle soirée, Marie avait veillé à éviter la faute de goût et à célébrer ses critères de beauté. Elle portait des ballerines de couleur parme, un corsage bleu ciel raffiné à

manches mi longues bouffantes. L'encolure sublimait le buste. Le haut était enfoui dans sa jupe longue et droite vert mousse montant sous la poitrine, avec à la taille, une fine ceinture torsadée. En route son fanchon de fortune s'envola.

**

Une heure plus tard, dans un cul-de-sac, au lieu-dit « Les Mouilles », le tacot s'engouffra sur la droite dans un étroit raidillon cabossé et angoissant. Secoués de toutes parts durant une rude montée à travers bois, ses occupants parvinrent à un replat. De là leur course se poursuivit à pied sur un layon obscur en dévers peuplé de fougères tenaces. Arrachée de justesse à la démence de ce geste épouvantable, Marie maintenant noire de poussière, se sentait après tant de peur comme avariée à l'odeur aigre et rance à soulever le cœur.

Soudain à la sortie du bois, dans une clairière, un abri émergea comme une surprise que la montagne réserve par endroit.

« Ne sors pas de là, je vais prévenir ton père », lança Cornélius repartant aussitôt.

Marie fila se musser dans une grange à foin au-dessus de l'étable vide. Le son des cloches des ruminantes autour de l'abri la rassura.

Elle étendit des sacs en toile de jute à même le foin et s'adossa au fond de la grange contre les lattes de bois espacées. Elle attendit, pétrifiée, se réchauffant à peine de la réelle fraîcheur de la nuit. De là, elle voyait les montagnes dégagées sous un ciel clément dans l'orage de la chasse aux partisans.

**

Sa nuit fut agitée et la journée du lendemain interminable.

Tempéré de la violence des rayons du soleil le jour diminuait quand enfin à l'orée du bois elle vit son père arriver dans sa direction de son fameux pas déséquilibré. Marie s'était souvent interrogée sur son oeil de verre remplaçant le gauche perdu durant la Grande Guerre. Boitait-il à cause de ça ?

Attendrie et soulagée elle sortit de sa planque et lui sauta au cou. Son père tenait sa grande sacoche de cuir à rabat en bandoulière. Sans un mot il la serra contre lui une poignée de secondes une main derrière sa tête qu'il appuya contre sa veste en velours brun côtelé. Relâchant son étreinte il se dirigea vers le mazot accolé à l'étable. L'ensemble était discrètement accroché au cœur de ce cirque montagnoux.

D'un tour de clé noire en fer forgé extraite de sa besace et d'un bon coup de pied en bas de la lourde porte, il ouvrit l'abri dépouillé. Il déposa sur la vieille nappe de la petite table une miche de pain de campagne, un saucisson et du fromage langé dans un torchon. Il regarda sa fille enfourner avec appétit puis soudain il s'effondra.

L'homme imposant pleurait, appelait, criait : "Barbara ! Barbara !" Il serrait dans sa main un collier de perles cassé. Puis après un pesant et long silence glacial : « ma chérie, ta sœur n'est plus là », décrocha-t-il, regardant statufié ce collier de misère.

**

Ebranlé, il raconta de quelle manière il avait été contraint d'assister à l'exécution de Barbara jusqu'à ce que la petite lumière de vie disparaisse de son regard.

Marie éclata en sanglots. Mystérieuse et attractive Barbara, pétillante et riieuse, sa soeur jumelle était allègre, intenable, une vraie puce sachant charmer son entourage. Entre deux spasmes chargés de peine, la morve au nez, les larmes coulant sur ses joues d'adolescente, Marie comprit.

« En venant chez nous pour m'arrêter ils ont confondu. C'est atroce papa, ces barbares ont embarqué et pendu Barbara à ma place », dit-elle accablée en reniflant. Inconsolable, elle s'empara du mouchoir brodé à carreaux que son père lui tendait. « Je suis allée au château jouer un spectacle de danse pour collecter des fonds. Barbara était malade. Elle est restée à la maison avec notre copine Mathilde qui a veillé sur elle. Pardon papa, pardon. »

**

Avant-guerre Marie suivait les cours de danse d'une école genevoise réputée mais sa prétention de devenir un jour une grande danseuse s'évanouissait.

En ces temps troubles, c'est avec une certaine inconscience juvénile qu'elle agissait en messagère discrète pour la résistance, en opposition constante à l'occupation. « Tu n'y es pour rien, cette satanée guerre nous a tout pris », dit son père en proie à ses souffrance mais résigné, en caressant une joue de sa fille du revers de la main.

A la fin du printemps il avait perdu deux êtres chers, son bébé ainsi que sa femme qui succomba en couches.

Et maintenant Barbara.

Reprenant courage, le visage trop tôt vieilli et boursoufflé par le chagrin, il sortit des pinces de la sacoche et lança : « Evite de bouger ma puce s'il te plait ». A ce moment-là elle se souvint du bonheur fou dans leur famille. Il venait de se payer très cher.